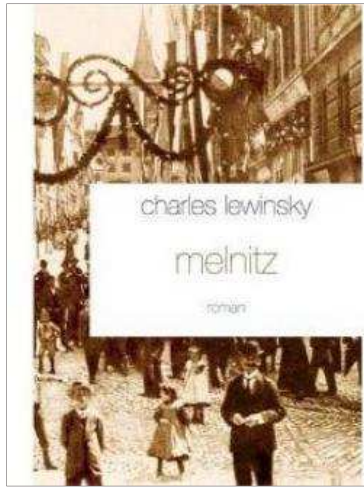


Charles LEWINSKY, *Melnitz*, traduit de l'allemand par Léa Marcou, Paris, Grasset, septembre 2008, 776 p., 22,90 € [n° 4].



« *Le chemin vers la tragédie* ».

Si la proximité de la frontière suisse a familiarisé les Francs-Comtois avec la littérature romande, elle ne les a pas, en revanche, rapprochés de celle des cantons alémaniques. Il est vrai que Zürich est pour beaucoup d'entre nous une ville aussi éloignée que Berlin et que l'Argovie helvétique nous paraît aussi improbable que la Galicie austro-hongroise.

Charles Lewinsky, romancier suisse-allemand de renommée internationale aujourd'hui installé en Haute-Saône, nous donne l'occasion de corriger notre ignorance géographique et historique et de rendre hommage à son très beau livre sur lequel souffle l'inspiration des grandes œuvres romanesques allemandes, polonaises et russes.

Tout a été écrit sur la saga émouvante et épique d'une famille juive de la Suisse profonde qui nous fait découvrir sur plusieurs générations les joies et les malheurs d'une petite communauté qui émerge difficilement de son isolement après la guerre de 1870, s'émancipe peu à peu, puis subit de plein fouet, hors de ses frontières, la tragédie du XX^e siècle : l'extermination des Juifs d'Europe.

À côté des louanges qui ont salué ce livre, il reste peu de place pour évoquer la dimension profondément *suisse* de ce roman qui révèle le modeste rôle tenu par les Juifs dans la société protestante et bourgeoise des cantons germanophones au tournant du XX^e siècle et dévoile le comportement des autorités helvétiques confrontées dans les années 30 et jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale à l'antisémitisme, au sionisme et à l'idéologie du redoutable voisin nazi. Ces révélations souvent dérangeantes dans les faits font écho aux situations que vécurent certains membres de la famille Meijer pris au piège de l'intransigeance religieuse ou des engagements politiques que la Suisse voulait ignorer.

Alerte, rapide, parfaitement maîtrisé dans la forme, magnifiquement traduit, souvent drôle comme des blagues juives tenant le lecteur en haleine, *Melnitz* – qui est aussi le nom d'un vieil oncle disparu, métaphore de la mémoire collective –, passionnera ceux qui s'intéressent à l'Histoire dans la longue durée ou qui s'interrogent sur l'ambiguïté des frontières ; il séduira les amateurs de grandes figures romanesques dignes de Thomas Mann, de Singer ou de Pasternak et enchantera non sans nostalgie ceux pour qui le roman est, comme l'écrit Kundera « la conscience de la continuité ».

Charles Lewinsky a été invité en voisin aux *Petites Fêtes de Dionysos* à Arbois le 3 juillet 2009.

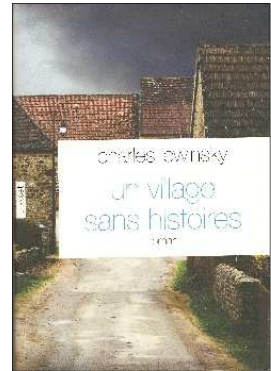
Claude Bouheret

Charles LEWINSKY, *Un Village sans histoires*, Paris, Grasset, 2010 [n° 5].

Charles Lewinsky, écrivain zurichois, dramaturge et metteur en scène, résidant en Haute-Saône, nous avait enthousiasmés avec son magnifique roman *Melnitz* (Grasset, 2008 ; prix du meilleur livre étranger 2008), saga d'une famille juive en Suisse alémanique de 1870 à 1945 (voir le compte rendu par Claude Bouheret dans le n° 4 des *Lettres comtoises*).

L'ouvrage dont il est question ici est paru en 2000 en allemand sous le titre *Johannistag* (= Saint Jean) et a reçu le prestigieux prix de la Fondation Schiller. Sa version française est donc bien tardive mais cela n'a aucune incidence sur son intérêt. Le narrateur – le récit est écrit

à la première personne – se présente comme un étranger, Allemand, qui est venu s'établir dans le petit village de Courtilon (« au centre de la France », ont écrit certains critiques, négligeant les allusions à *L'Est républicain*, aux vins du Jura et aux petites villes des environs comme Saint-Loup ou Montigny). Seul et désabusé, il s'adresse à une femme aimée qu'il a dû quitter, ainsi que son pays, pour des raisons inconnues mais dont on pressent la gravité, ce qui plonge d'emblée le lecteur dans un état d'attente et de curiosité. De ce village en apparence « sans histoires », il va se faire le spectateur, le chroniqueur, décrivant avec un foisonnement de détails étonnant les lieux et les habitants, leur vie quotidienne, leurs comportements et leurs gestes, leurs ressorts psychologiques et leurs relations.



Comme dans *Melnitz*, les personnages prennent vie et épaisseur sous la plume de Lewinsky, dans le moindre de leurs gestes, de leurs regards et de leurs paroles au gré des événements. Il y a le proche voisin, Jean Perrin, dit Saint Jean parce qu'il est né un 24 juin, serviable et bricoleur, dont la femme, Geneviève, a toujours les yeux rouges, et leur fille, la toute jeune et curieuse Élodie, qui rêve de sauts périlleux ; l'ancien juge Brossard, qui démêle les problèmes administratifs des uns et des autres en vidant une bouteille de vin ; Charbonnier, le garde-barrière, qui s'adonne à la pêche, tandis que sa femme, dite la greluce, préfère les plaisirs moins solitaires ; leur fille, la belle Valentine, un peu déjantée, par qui le scandale arrive ; le maire, Ravallet, dont le projet d'aménagement de la rivière pour installer une gravière et un camping fleure la magouille et va tourner à la querelle de village ; le vieux Simonin, paysan, brouillé avec son fils qui a choisi l'agriculture industrielle, et dont la femme rit tout le temps « afin que personne ne se rende compte qu'elle est malheureuse comme les pierres » ; le général Belpoix, autoritaire et condescendant, qui se dit ancien résistant ; la miss Marple du coin, Mademoiselle Millotte, en fauteuil roulant et enveloppée de châles ; et puis le gendarme Deschamps, fonctionnaire jusqu'au bout du képi, et le curé obèse, et le gros Jojo, l'innocent du village, fasciné par le feu... Un concentré d'humanité, dépeint avec une acuité percutante, souvent drôle, jamais complaisante ni cruelle.

Non, Courtilon n'est pas un village tranquille... De page en page, le narrateur-raconteur nous emmène dans sa découverte des intrigues, des secrets, des drames du passé qui remontent à la surface, de ceux qui surgissent : commérages, coups bas, adultère, suicide, chantage, ambitions, agressions, profanation, trahison, vengeance, meurtre, avec, comme fil conducteur sous-jacent, superbe et émouvant procédé narratif, le dialogue sans réponse avec la femme aimée éloignée dont le mystère ne sera révélé qu'une centaine de pages avant la fin du roman (qui en compte 382). De spectateur, le narrateur deviendra alors acteur dans l'histoire de ce village où peu à peu, par la force des choses, il s'intègre, presque malgré lui. Et je retiens ce regard à la fois amusé mais jamais féroce, pour tout dire plutôt compatissant et profondément, presque désespérément humain que pose Lewinsky sur l'humanité.

De ce remarquable roman, il faut souligner la construction narrative qui sert un suspense progressif, rappelant que l'auteur est un dramaturge et cinéaste, ainsi que l'excellente traduction qui rend admirablement compte de son écriture et de sa richesse lexicale.

Un Village sans histoires tient du journal intime, de la chronique (villageoise), du polar (rural), du conte (satirique), voire du feuilleton, avec une portée universelle. On en imagine très bien une adaptation pour la télévision en plusieurs épisodes.

Martine Coutier